

La victoire, enfin. Ce mardi 19 juin 2012 en fin d'après-midi, l'allure décontractée, Karine Berger arrive à grandes enjambées à la terrasse du café Bourbon, à deux pas de l'Assemblée nationale. Heureuse d'avoir réussi son pari parce que, pour elle, « l'investissement en politique est une autre façon de faire bouger les choses, et de participer au débat démocratique ». Souriante, mais fatiguée, elle commande un grand jus d'orange, histoire de reprendre quelques forces quarante-huit heures tout juste après son élection, gagnée haut la main comme députée PS dans les Hautes-Alpes.

LA KARINE DE L'HYPOTÉNUSE

« À cause de ma réputation d'ultra-cérébrale, personne ne misait un kopeck sur ma tête », explique en savourant son bonheur celle que, pendant toute la campagne, ses adversaires ont surnommée « la polytechnicienne rose ». À cet instant, sa victoire ne lui évite pourtant pas le ressenti d'un certain vague à l'âme, créé par l'arrêt d'une « longue année de campagne aussi rude que violente ». Car, des primaires aux législatives en passant par les présidentielles, il n'y a pas eu un jour sans être sur le terrain. À la rencontre de ses électeurs, ou planchant sur le projet de loi de séparation des banques dans l'équipe de Jérôme Cahuzac, le nouveau ministre du Budget. Partant dans des *road-shows* à Londres, New York ou Francfort pour expliquer point par point aux économistes et aux grands investisseurs étrangers le programme économique de François Hollande afin d'éviter une attaque des marchés étrangers sur la dette française en cas de victoire du président socialiste. « Cette période a été particulière et passionnante. L'enjeu de ces entretiens était crucial. Heureusement, le lendemain des présidentielles, il ne s'est rien passé sur les marchés. Donc ça a payé », constate-elle. Ça a payé pour elle aussi puisque, début juillet, cette brillante économiste a aussi été cooptée au poste de vice-présidente du groupe socialiste de la nouvelle Commission des finances de l'Assemblée. Elle a y

retrouvé sa grande amie Valérie Rabault, ingénieur des Ponts, élue député PS du Tarn-et-Garonne, puis dans la foulée, vice-présidente de cette même Commission des finances. Valérie, cette financière de BNP-Paribas qui est aussi coauteur de leur futur opus sur les PME françaises, et avec laquelle Karine avait déjà publié un best-seller économique, *Les Trente Glorieuses sont devant nous*, au printemps 2011. Autant dire que ces deux siamoises du volontarisme, pour qui « 1+1 font beaucoup plus que 2 », devraient faire sacrément swinguer l'ambiance du Palais-Bourbon.

COMPTER AVANT DE PARLER

Toujours prête à en découdre, donc. Karine Berger a plus que jamais l'engagement chevillé au corps. Des yeux qui pétillent, un rire qui explose, mais aussi beaucoup de gravité lorsqu'il s'agit de remonter aux racines de son engagement politique : « Dès l'âge de quinze ans, j'ai rejoint les Jeunesses communistes, puis milité au MRAP, au grand désespoir de mes parents », se souvient-elle. Car cette élève exceptionnellement douée en maths depuis son plus jeune âge, capable de compter bien avant de parler, surnommée « la Karine de l'hypoténuse » par son grand-père, est d'abord une grande curieuse. Fille d'un couple de professeurs de mathématiques à Limoges, elle a, dès son adolescence, toujours voulu repousser les frontières, et desserrer le carcan dans lequel l'ont enfermée une éducation frileuse et l'univers trop étriqué de sa vie provinciale : « Pour mes parents, la mise en risque était absolument le contraire de ce qu'il fallait faire dans la vie », regrette cette passionnée d'aviation.

DEUX ANNÉES FANTASTIQUES

Quel soulagement lorsque, à dix-sept ans, elle intègre une prépa à Paris et découvre un monde libre, sans tabou : « La réussite au concours d'entrée à Polytechnique m'a libérée et fait sauter mes derniers interdits », se souvient-elle. Même si elle n'a pas

oublié les angoisses de sa première année à l'X, lorsqu'elle est bombardée « responsable d'un camp de quatre-vingts mecs dans la forêt », elle reconnaît que ses études à Polytechnique ont été « deux années fantastiques de bonheur absolu, nourries de découvertes comme l'économie et la biologie, et de discussions toutes plus passionnantes les unes que les autres. » Comme elle n'a pas oublié son stage ouvrier qui renforcera sa fibre sociale. Chargée de vérifier la livraison de pétrole pour le terminal Shell à Tahiti, elle y a découvert la violence et le racisme du monde du travail, la ségrégation entre les ouvriers tahitiens et le management blanc, « dans une ambiance qui rappelait celle de *Tristes Tropiques* ».

GARDER SA LIBERTÉ DE PAROLE

L'économie, ensuite, ne la lâchera plus. À la sortie de Polytechnique, Karine fait un détour par Sciences po, puis rejoint l'Ensaë avant d'atterrir à la direction de la prévision au ministère de l'Économie et des Finances.

Ce cursus lui ouvre la porte de l'Insee où, en 2004, elle est la première femme et la plus jeune à diriger la note de conjoncture, managant directement et indirectement une équipe d'une cinquantaine de personnes.

Après « ces trois années passionnantes », elle finit par rejoindre le privé pour diriger le service d'études économiques de l'assureur crédit d'Euler-Hermès, un poste dont elle a démissionné dès son entrée en campagne. Son nom avait filtré dans la presse pour un poste de ministre. En a-t-elle rêvé ? Cette nature combative et fonceuse sait aussi prendre son temps quand il le faut : « avant d'y songer, il me faut d'abord prendre une surface politique, c'est-à-dire trouver des alliés, me constituer un réseau », analyse-t-elle.

Surtout, à peine élue, Mme la députée ne souhaite pour rien au monde se priver de sa liberté de parole, histoire de faire bouger les choses sur les sujets qui lui tiennent à cœur. Alors, au boulot.

SYLVIE HATTEMER-LEFÈVRE